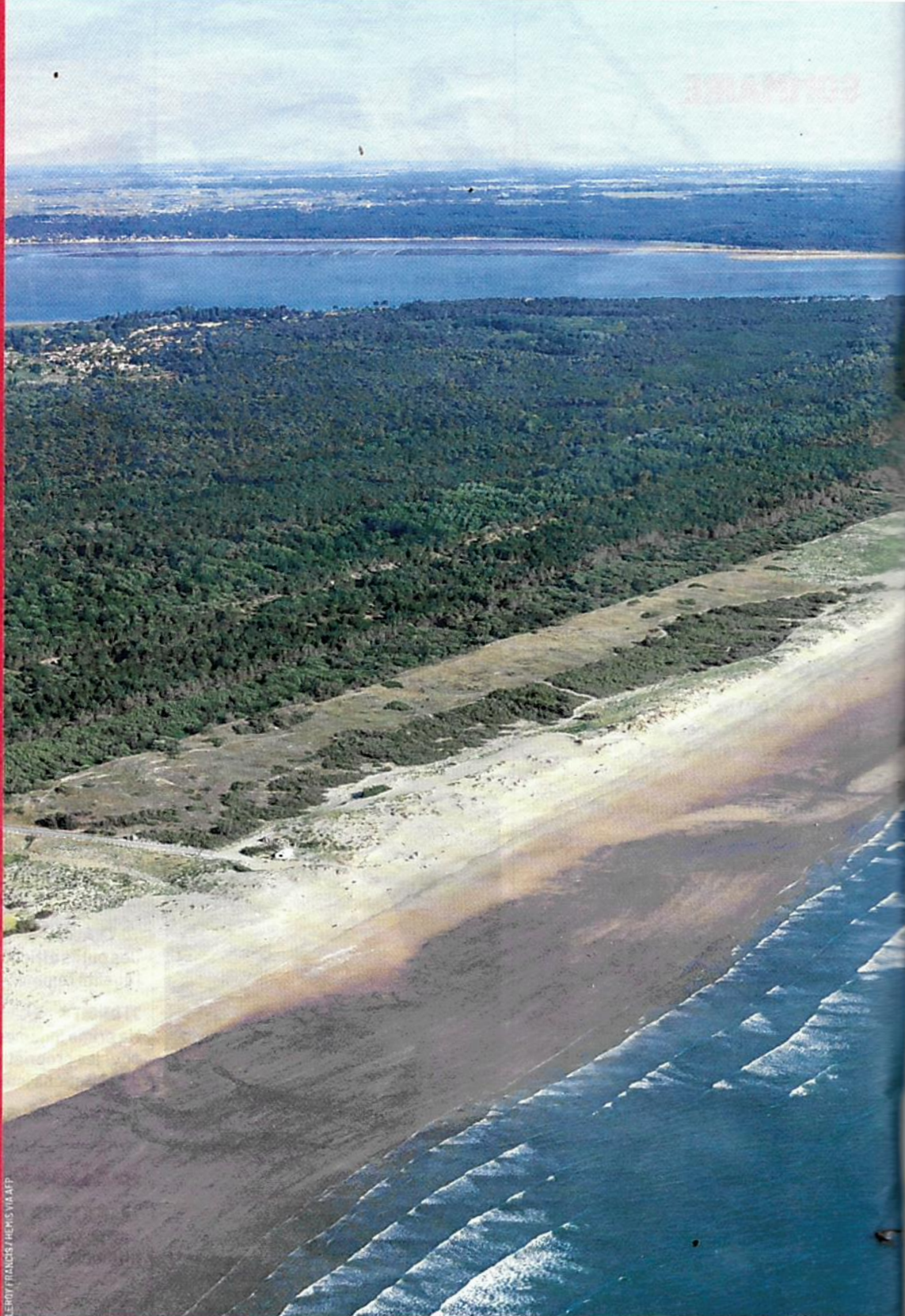


L'HISTOIRE
de la semaine


La pointe de Gatseau recule de 20 m par an. Laurent Ferchaud, agent ONF, l'admet : « Stabiliser les dunes à l'aide de végétaux ne suffira pas... »



LEROY FRANCOIS / HEMIS VIA AFP

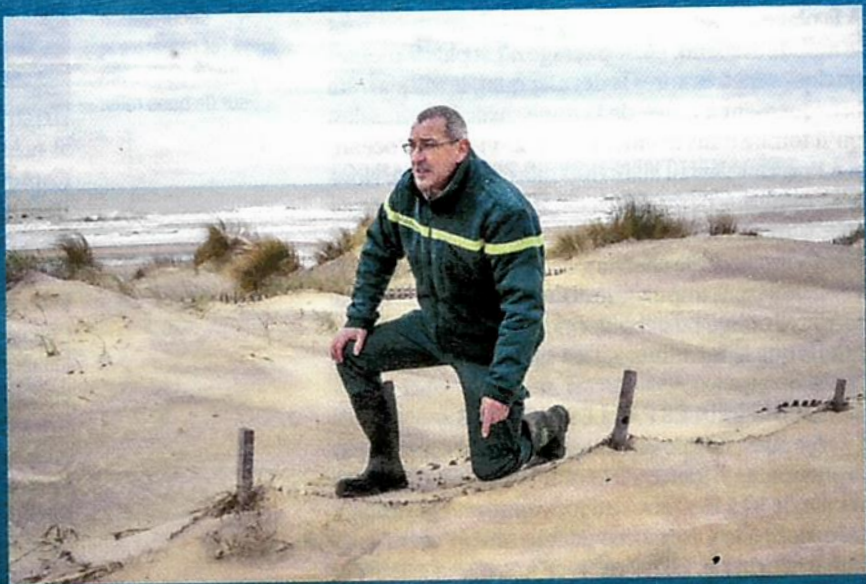
OLÉRON

L'ÎLE DAMNÉE DE



Sur ce bout de terre en Charente-Maritime, le dérèglement climatique sème déjà ses ravages. Face à la montée des eaux qui menace les 35 km de côte, des insulaires acceptent de reculer quand d'autres décident d'affronter l'Atlantique.

ANTOINE PORTOLES
antoine.portoles@humanite.fr



TOHAN BONNET POUR L'HUMANITE MAGAZINE

L'ÉROSION



L'HISTOIRE de la semaine

Oléron n'est pas qu'huitres. L'île est aussi appréciée pour ses embruns qui effleurent la peau et imprègnent les poumons d'un air iodé. Et aussi pour l'odeur, si singulière, des pins maritimes. Mais pas que. Il y a également le faisceau du phare de Chassiron qui

perce la nuit au nord et dirige les marins vers le pertuis d'Antioche. Au large, le fort Boyard, tourmenté par les vagues. Et à l'extrémité sud de l'île, la pointe de Gatseau, passage obligé d'un curieux petit train. Mais ce décor de carte postale apprécié de tous est aujourd'hui en péril, rongé par vents et marées.

Chez les insulaires, chacun a sa propre unité de mesure de l'érosion du littoral. Pour montrer la sienne, François Bargain embarque à bord de « l'Eider », son locotracteur du nom d'un canard migrateur qui vient hiverner sur la côte Atlantique. Le wagon jaune serpente à travers bois dans une ambiance féerique – malgré le boucan provoqué par le moteur à vapeur thermique –, puis il longe la baie de Gatseau. À cet endroit, le chef de gare et ses équipes sont obligés de planter de solides piliers de bois dans le sable pour sécuriser la traversée, le rail passant tout près. À la plage du pertuis de Maumusson, terminus, tout le monde descend. Là, le paysage n'est plus le même : quelques mètres après le dernier quai, le rail s'arrête brusquement à l'orée de la dune. Avec l'impression qu'il tombe dans le vide, en vis-à-vis avec l'océan. « À l'origine, le rail allait 800 mètres plus loin. Nous le démontons petit à petit depuis environ quarante ans. L'ancien terminus est désormais englouti sous l'eau », constate le chef de gare en pointant son doigt vers l'horizon, impuissant. D'un hiver à l'autre, il se retrouve obligé de déboulonner des mètres de rails, tandis que le terminus actuel est en sursis.

« DES PINS BRÛLÉS PAR LES EMBRUNS »

La côte ouest de l'île est la plus fortement touchée par le phénomène. Rien qu'à Maumusson, le trait de côte recule de 10 à 15 mètres en moyenne chaque année. L'érosion, à la fois marine et éolienne, n'est ni soudaine ni brutale. Elle plane telle une menace lente et sournoise, excepté lorsque les tempêtes océaniques frappent les côtes à l'aune de l'hiver, grignotent plusieurs mètres d'un seul jet et emportent les arbres sur leur passage. « Les aiguilles des pins qui rousissent, c'est le signe que les arbres sont brûlés par les embruns », décrit François. Des nuées de gouttelettes d'eau chargées en sel marin, projetées par les vagues qui se brisent, puis transportées par le vent jusque dans les terres. Petit à petit, le déchaînement des éléments soumet la zone à la désolation.



Plage du pertuis de Maumusson, la voie s'arrête net à l'orée de la dune. Le cheminot François Bargain a bataillé pour pouvoir mener des travaux de sécurisation et remettre le mythique petit train sur de bons rails.

Comment préserver l'île lumineuse de l'érosion côtière ? Jusqu'à quand les Oléronais seront-ils épargnés par la montée des eaux ? Les hommes sont-ils condamnés à subir les aléas de la nature ? Oléron est le territoire d'Europe le plus durement impacté par l'érosion. À la pointe de Gatseau, on peut constater les dégâts : le courant qui vient du nord se scinde en deux – d'ouest en est – au niveau de la pointe de Chassiron, puis se réunifie au sud pour cerner Gatseau. D'où l'ampleur du grignotage dans la baie. Laurent Ferchaud, agent de l'Office national des forêts (ONF), connaît ce joyau de biodiversité comme sa poche. Une zone peuplée de terriers à lapins et d'oiseaux migrateurs, ainsi que de lézards ocellés – le plus grand d'Europe – menacés d'extinction en France. Oléron est la seule île métropolitaine où résident ces reptiles. Côté flore, on retrouve des espèces endémiques, tel que la cynoglosse des dunes, le lys maritime ou encore la giroflée. C'est ce paradis faunique et floristique – désormais en péril – que Laurent souhaite préserver.

« L'homme a façonné cette côte. Vers 1820, des ganivelles, ces clôtures de bois constituées de planches espacées de 2 cm, ont été plantées pour



PHOTOS : TOBIAS BONNET POUR L'HUMANITÉ MAGAZINE

« LE RAIL ALLAIT 800 MÈTRES PLUS LOIN. NOUS LE DÉMONTONS PETIT À PETIT DEPUIS 40 ANS. L'ANCIEN TERMINUS EST ENGLOUTI. »

F. BARGAIN, CONDUCTEUR DU PETIT TRAIN, CHEF DE GARE À SAINT-TROJAN

que le sable s'y amasse, jusqu'à former des dunes. La forêt s'est constituée derrière cette barrière dunaire. Les sédiments sableux arrivaient à profusion jusque dans les années 1970 mais à partir des années 1980, ce flux a perdu en intensité et le trait de côte a commencé à reculer. » Son repère à lui de l'érosion, c'est son souvenir de la pointe recouverte de forêt lorsqu'il est arrivé sur l'île il y a huit ans. Ne subsiste plus qu'un banc de sable sur le point d'être submergé, sur lequel trônent des souches d'arbres morts.

LES BUNKERS, AUTRE MARQUEUR DE L'ÉROSION

« Je me souviens de ces blockhaus enfouis dans la forêt, nous nous y cachions pour faire péter des obus », se remémore-t-il. Ces vestiges composent le Mur de l'Atlantique, un ensemble de fortifications côtières construit durant la Seconde Guerre mondiale par le troisième Reich qui longe la côte, du Pays basque jusqu'à la Norvège, en passant par Oléron. Observer les bunkers permet de comprendre l'impact de l'érosion marine : certains, au loin, sont déjà noyés dans l'eau, quand d'autres commencent à peine à être submergés. D'autres encore, initialement enfouis sous les dunes, se dévoilent au fur et à mesure du temps, cette fois-ci du fait de l'érosion éolienne – le vent qui soulève le sable et emporte les particules de sol argileux. Ils doivent être condamnés pour des raisons de sécurité.

Ces découvertes historiques illustrent le recul des icebergs de sable. Plus au nord, à la Grande Plage de Saint-Trojan-les-Bains, la dune est encore relativement stable. Ou plutôt les dunes : la blanche, premier rempart entre la plage et la terre où s'accumulent les sédiments et, derrière elle, la grise, dite fixée, sans réel apport sédimentaire, recouverte de végétation mobile. C'est sur la dune blanche, où il faut veiller à ne pas marcher sur les immortelles ni sur les panicauts, que se concentrent les travaux de protection de l'ONF.

500 HABITATIONS DIRECTEMENT MENACÉES

Depuis que le trait de côte a commencé à reculer dans les années 1980, ces agents se sont bornés à fixer les dunes via des méthodes douces : « Nous plantons une ganivelle sur plusieurs dizaines de mètres puis, dès qu'elle est enfouie par le sable, nous en installons une autre plus en amont et ainsi de suite. » L'homme provoque la fortification. La nature s'occupe du reste. Plus récemment, ils ont opté pour du filet en fibre de coco, une méthode particulièrement efficace. Tel le Petit Poucet, Laurent Ferchaud et ses équipes plantent également des brins d'oyats de façon linéaire. Dotés de petits systèmes racinaires, ces plantes vivaces stabilisent la couverture dunaire, tout comme l'installation de branchages de chêne vert l'hiver. Même si ces techniques ont prouvé tout leur intérêt, le technicien des écosystèmes dunaires admet à demi-mot que cela ne suffira pas : « Petit à petit, la nature reprend ses droits. Soyons clairs, nous sommes largement responsables de ce qui nous arrive et les gens commencent à comprendre qu'il va falloir reculer. »

Lorsque les assauts de l'océan entraînent des risques trop élevés de submersion, les communes »

L'HISTOIRE de la semaine

» prennent le relais et bâtissent des digues d'enrochement ou des aménagements en dur sur les côtes. Au total, plus de 500 habitations sont directement menacées par l'érosion sur l'île, la plupart dépendant de la commune de Dolus-d'Oléron, à l'ouest. Selon son maire, Thibault Brechkoff, tout le monde est unanime sur le constat. S'agissant des réponses à apporter, deux écoles s'opposent : « La première postule que la nature est plus forte que l'homme et donc qu'il va falloir s'adapter et reculer. La seconde, dont je fais partie, ne veut pas s'avouer vaincue et croit en des solutions techniques. »

L'édile réfléchit à des solutions en mer, notamment des infrastructures rocheuses qui casseraient la force des vagues. « La relocalisation doit être une mesure de dernière chance, il faut d'abord explorer toutes les possibilités à notre portée. Je ne veux pas céder au défaitisme ambiant », soutient-il. L'accès au foncier sur Oléron est de plus en plus difficile : l'île compte plus de 20 000 habitants à l'année mais voit débarquer des dizaines de milliers de touristes chaque été. Certains insulaires sont des personnes âgées qui vivent dans leur maison depuis des décennies. Déplacer des centaines d'habitants est une tâche ardue.

DEPUIS XYNTHIA, S'ADAPTER DANS L'URGENCE

Face à l'enrochement, à long terme, l'océan finit par l'emporter. C'est en tout cas le sentiment de Bruno Gaillot, adjoint à l'urbanisme de Saint-Trojan : « La mer contourne les digues existantes et s'infiltré à d'autres endroits, elle creuse la terre, c'est sans fin. » Dans la salle de réunion de la mairie, un trésor orne la pièce. « C'est un disque en laiton qu'un plongeur a récupéré en apnée dans la cargaison du « Presidente Viera » », un bateau originaire de Montevideo (Uruguay) qui s'est échoué vers la Grande Plage, en 1916. Pour cet Oléronais indéfectible, le navire est devenu le symbole de l'érosion. Photos anciennes à l'appui, il montre le contraste saisissant entre les époques : « Gamin, l'épave était ensablée. Là, le cliché a été



Sur la côte ouest, la plus touchée, des zones ont perdu jusqu'à 6 m de sable en deux semaines. Oléron est en Europe le territoire le plus impacté par l'érosion.

pris vers 1975, un bout de la proue commençait à sortir. Ici, en 1997, elle était entièrement apparente, nous pouvions y accéder. » Aujourd'hui, le tas de ferraille est à nouveau cerné par les vagues. Même à marée basse, impossible d'en faire le tour.

Comme lui, les insulaires ont encore en mémoire le traumatisme de Xynthia, à l'hiver 2010. « Ce jour-là, je suis partie promener mon chien à Gatseau avec une amie. Tout à coup, le vent s'est levé, l'ambiance est devenue pesante et le chant des oiseaux s'est tu », se souvient Dominique, dirigeante d'une friperie associative à Saint-Trojan. La tempête a déferlé sur la côte Atlantique, et plus particulièrement sur la Charente-Maritime, à commencer par Oléron. Elle a provoqué une prise de conscience collective sur la nécessité de protéger l'île. Des digues ont été bâties depuis. Désespérés, quelques habitants ont préféré partir. À l'image de Mélissa, tout juste revenue d'une session de surf sur le spot des Allassins : « Nous nous disons toujours qu'un jour, l'île finira par être submergée. » L'incarnation d'un changement climatique avançant à bas bruit...

Assise au soleil sur le rebord de sa boutique avec son chien, Dominique confesse les erreurs du passé : « La vérité c'est que, pour ma génération, ces questions d'environnement ne nous touchaient pas. On n'en avait rien à faire. » Que ce soit un terminus de gare, une baie forestière ou encore une épave, tous les Oléronais ont leur propre marqueur de l'érosion. Comme cette stèle en granit rose qui commémore, à Gatseau, le débarquement du 30 avril 1945. « À ce jour où les forces alliées arrivaient sur les plages de la pointe de Gatseau pour libérer Oléron, il faisait - 4 °C », confie Laurent Ferchaud. En 2023, à la même date, la température moyenne sur l'île était de 15 °C. Installé en dehors de la digue de Saint-Trojan, le monument va devoir être déplacé. Sa destinée est commune à celle des insulaires : reculer ou prendre la mer. ●

**« LA MER CONTOURNE LES DIGUES EXISTANTES
ET S'INFILTRÉ À D'AUTRES ENDROITS,
ELLE CREUSE LA TERRE, C'EST SANS FIN. »**

BRUNO GAILLOT, ADJOINT À L'URBANISME DE SAINT-TROJAN